

LES KOECHLINS VOUS PARLENT

Bulletin no. 19/ Décembre 1987

SOMMAIRE

- Sommaire – « Chers cousins ».
 - La première fabrique de tissus imprimés à Mulhouse – L’Embauche d’un « maître fabricant » Neuchâtelois.
 - Une école Maurice Kœchlin.
 - Une aventure de Guerre.
 - Au cimetière protestant de Mulhouse : les pierres oubliées de l’histoire.
 - Bibliographie : « Un touriste en Laponie » par Alfred Kœchlin-Schwartz.
 - Nouvelles familiales.
-

Chers cousins,

Ceci est le n. 19 de notre Bulletin et le Comité de Rédaction a pensé vous être utile en décidant de joindre au prochain no. (ce sera le no. 20 de Juin 1988) une table des matières analytique des articles parus depuis l’origine (Décembre 1978).

Par ailleurs, certains d’entre vous qui ont égaré quelques numéros seraient peut-être contents de pouvoir reconstituer leur collection. D’autres, qui n’ont rejoint le BK qu’en cours de route désireraient peut-être posséder quelques numéros anciens, ou même se constituer, eux aussi, une collection complète.

Que les uns et les autres expriment leurs desiderata. Je suis en mesure de les satisfaire, d’abord en puisant dans les stocks (très réduits pour les numéros anciens) , ensuite avec des photocopies. Si même les demandes concernant le no. 3 sont suffisamment nombreuses, je ferai retaper les dernières pages, difficilement lisibles.

Tous ces envois seront gratuits pour ceux qui ont contribué depuis 1978 aux finances du BK ; pour les autres, ce sera une excellente occasion de se mettre en règle.

Puis-je exprimer le désir que ces demandes me parviennent avant le 15 Février 1988 ? Je pourrai ainsi faire un travail groupé. Les demandes parvenues tardivement seront reportées à une seconde « fournée » ultérieure,

Merci.

PK

LA PREMIERE FABRIQUE DE TISSUS IMPRIMES A MULHOUSE EN 1792 L'EMBAUCHE D'UN « MAITRE FABRICANT » NEUCHATELOIS.

Carte de Mulhouse et sa banlieue (1710) (Musée historique)

L'impression sur tissus occupe une grande place dans l'histoire de notre famille, puis que notre ancêtre à tous, Samuel Kœchlin (38) en a été l'un des initiateurs – et ainsi un des premiers industriel à Mulhouse – et aussi parce que nombreux de ses descendants ont travaillé dans cette industrie.

Notre bulletin en a déjà abondamment parlé :

- Un article du BK no. 2 (juin 1979) était consacré aux « Indiennes et au début de leur fabrication en France et en Europe » :
 - Ø La Vogue de ces nouveaux tissus imprimés au XVIIIème siècle, d'abord importés puis fabriqués, tant bien que mal, en France et en Hollande.
 - Ø Le rôle des émigrés protestants dans l'essor de cette fabrication.
 - Ø L'interdiction en 1686 de l'importation et de la fabrication des Indiennes en France (cette mesure protectionniste excessive ne fut ensuite abolie qu'en 1759).
- Dans le BK no. 3 (Décembre 1979), le premier d'une série d'articles de Philippe Brandt parlait à nouveau des Indiennes :
 - Ø Leur mode de fabrication (très artisanal, on s'en doute) au XVIIIème siècle.
 - Ø La création à Mulhouse en 1746 de la première fabrique alsacienne d'Indiennes.
 - Ø Le développement rapide de cette industrie dans la ville et la prospérité qui en résulta, après des succès à l'exportation dus à leur excellente qualité.
 - Ø Enfin, l'asphyxie de l'industrie mulhousienne (en 1785) par un cordon douanier institué par la France.

(reproduction du tableau de Samuel Kœchlin 1719-1776)

Nous nous proposons de revenir, dans ce qui suit, sur la création en 1746 de la première fabrique d'Indiennes à Mulhouse, mais sous un tout autre aspect, à peu près ignoré jusqu'ici, et c'est une étude juridique très poussée de notre cousin Henry -François (2043) qui nous en donne l'occasion (1).

Cette étude – suggérée autrefois par André Brandt (2)- porte sur une convention passée entre les fondateurs de cette première fabrique (Samuel Kœchlin- Jean Jacques Schmalzter- Henry Dollfus) et un certain Henry Paul Desplands déjà fabricant d'Indiennes en Suisse.

Notre Bulletin ne peut, bien évidemment, reproduire dans son intégralité cette étude très fouillée de plus de 20 pages, aussi nous bornerons-nous à faire ressortir le contexte historique (et industriel) et les principales dispositions de la convention.

Les contractants :

Les 4 jeunes (3) bourgeois de Mulhouse qui ont décidé de se lancer dans la fabrication des Indiennes ont respectivement 27 ans (Samuel Kœchlin), 25 ans (Jean Jacques Schmaltzer) et 22 ans (Henry Dollfus). Un 4eme associe, qui se joindra peu après eux –Jean-Jacques Feer- fait figure d'ancien avec ses 31 ans.

Jean Jacques Schmaltzer semble être le seul des 3 à avoir une expérience industrielle : après un début dans le commerce (des toiles peintes), il avait déjà voulu créer une fabrique à Mulhouse, mais subi un échec. Pour acquérir l'expérience voulue, il avait, alors, travaillé dans 2 fabriques de toiles peintes (à Neuchâtel et à Hambourg).

Samuel Kœchlin, lui, est déjà connu comme commerçant et financier avise (4) – quant à Henry Dollfus, il a des grands dons de dessinateur (5).

Henry-Paul Desplands est aussi fort jeune (25 ans), il descend d'une famille protestante cévenole (Anduze) qui a fui les persécutions religieuses en émigrant en Suisse. Bien que qualifié dans la convention d'Habitant perpétuel de Genève », c'est à Cressier, non loin de Neuchâtel, qu'il est installé comme « maître fabricant d'Indiennes », à la tête d'une entreprise familiale comprenant son épouse Suzanne-Marie Rouillet, sa sœur Marie-Anne Desplands et le mari de celle-ci, Emmanuel Forel (Bernois).

A signaler que Madame Desplands, non-signataire de la convention, en a « approuvé et ratifié » le contenu devant le notaire de Cressier et que les Forel se sont portés, conjointement, « cautions et répondants » des engagements pris par Desplands.

Reproduction d'un portrait de Jean Jacques SCHMALTZER (1721-1797)

Pourquoi cette convention ?

Aucun texte écrit ne le précise, mais est-ce nécessaire ? Schmaltzer échaudé par son premier échec et malgré l'expérience acquise ensuite, n'avait sans doute pas assimilé tous les secrets (6) de fabrication jugés nécessaires pour réussir : ses deux associés partageaient sa prudence.

D'où pour eux, la nécessité de s'adjoindre un « indienneur » confirmé ; c'était même une condition préalable , puisque la convention avec Desplands –signée en Mars 1746- précède de près de 9 mois, l'achat des terrains et bâtiments.

Plus précisément, - et ceci était conforme aux usages de l'époque, tout au moins dans le canton de Neuchâtel – les Mulhousiens se réservaient le commerce et le financement, y compris tous les achats de matières premières (toiles écruées – « drogues » c'est à dire colorants), mais c'est à un « maître fabricant » (on dirait aujourd'hui un Directeur Technique) – Desplands- qu'ils confiaient le traitement des toiles , la gravure des planches et l'impression.

La Convention

Celle-ci, signée le 8 Mars 1746 à Mulhouse, est complotée par un avenant (édulcorant certaines clauses jugées sans doute trop dures, à la réflexion, par les époux Desplands) signé le 8 Avril Cressier ; suit une certification notariée à Cressier.

Sa rédaction paraît (aujourd'hui) un peu confuse : les signataires étaient sans doute plus préoccupés d'efficacité que de droit.

Après remise en ordre – et transcription dans un langage actuel- elle peut-être résumée et analysée comme suit :

- Principe 1) HP Desplands (HPD), chargé d'imprimer des toiles de coton pour le compte de Kœchlin Schmalzer et Cie (KS) (7) prend l'engagement de réaliser une fabrication d'aussi « belle et bon ouvrage que l'on puisse faire dans les meilleures autres fabriques Suisses ».

En garantie de cet engagement, sa femme et lui consentent une hypothèque sur tous leurs biens (meubles et immeubles) et le couple Forel donne sa caution.

- Principe 2) HPD fournit la main d'œuvre nécessaire et les colorants, mais s'engage à acheter ceux-ci à KS (aux conditions qui lui sont faites à Cressier).

KS payant à HPD les tissus imprimés fabriqués « aux prix que MM Brandt lui payent pour ceux qu'il fabrique pour eux à Cressier » (les livres et arrêtés de comptes de Brandt servant éventuellement de justification).

Période transitoire :

Pendant les 2 premières années – KS qui louent à HOP un logement acheté (?) pour lui – lui font un rabais de 50% sur ce loyer, ainsi que sur celui de la « blancherie » (8).

En outre, pendant des 2 ans, KS assure la trésorerie de démarrage : avance à HOPD du coût de la main d'œuvre (y compris lui-même), déductible ensuite du prix payé pour la production.

*Reproduction d'un portrait de Jean Henry Dollfus (1724-1802),
(Musée de l'Impression sur Etoffes).*

Après ces deux ans, ces facilités cesseront et HPD devra, au contraire, rembourser les investissements de KS (calandre-satinoir-chaudieres-outillages, etc..) et en supporter les frais d'entretien et de réparation . A défaut de paiement, des intérêts lui seront décomptés.

Autres dispositions :

Programme de fabrication :

KS feront connaître à l'avance leurs besoins, pour que HPD puisse planifier l'utilisation ou la main-d'œuvre.

Malfaçons :

Responsabilité de HPD, sauf s'il est reconnu qu'elles résultent de causes indépendantes de sa volonté.

Congédiement.:

Possible, si HPD contrevient à ses engagements ou se révèle incapable d'y satisfaire. Il est alors tenu au remboursement des préjudices causes, mais KS lui rachètent le matériel de fabrication.

Discretion :

HPD est tenu à une discrétion totale (tant sur la fabrication que le commerce).

Cas de mort de HPD :

Sa veuve et ses enfants pourront lui succéder. Si la veuve y renonce, elle devra faire connaître « la véritable composition des couleurs » (gratuitement si la mort survient après 8 ou 9 ans – moyennant rémunération si c'est avant).

Durée de la Convention :

HPD est engagé « pour toujours, c'est-à-dire autant que notre dite fabrique subsistera et produira de l'avantage » (on dirait aujourd'hui « contrat à durée indéterminée »).

Au terme de son analyse juridique, Henry- François K arrive à la conclusion que cette convention s'apparente à la fois à un contrat de louage de services (= Contrat de travail) et à un contrat de prestation de services (= Travail à façon).

Desplands est, en effet, autonome (responsable de la main d'œuvre et de la fabrication), mais il est aussi subordonné.

Quelques commentaires :

- 1) On ne peut manquer d'être frappé par l'insistance des associés mulhousiens à connaître les « Secrets » de fabrication et à veiller à ce qu'ils ne soient pas divulgués (ci-dessus : « véritable composition des couleurs » et aussi la clause de Discretion).

Mais n'était-ce pas pour eux la clé de la réussite ? Et le développement extraordinaire de l'industrie mulhousienne des Indiennes, qui a suivi, n'a-t-il pas été du en grande partie à la bonne qualité de l'impression, et en particulier à une bonne maîtrise des couleurs ?

- 2) Contrairement à une certaine légende familiale, Samuel Kœchlin et ses associés n'ont donc pas été des novateurs, puisque les tissus de coton imprimés, provenant à l'origine d'Extrême Orient et de la « Compagnie des Indes », avaient déjà été fabriqués dans le passé en France et l'étaient à la même époque dans les pays voisins, en particulier en Suisse.

Mais ils ont su profiter d'un environnement favorable pour créer la première industrie mulhousienne, véritable « mère gigogne » de toutes les industries créées par la suite (voir notamment à ce sujet « La création de l'Industrie Mécanique en Alsace : BK no.8).

Qu'advint-il de la Convention Desplands ? :

Les renseignements sont rares. On sait cependant que HP Desplands, venu à Mulhouse en 1747, est retourné en Suisse en 1749, pour revenir plus tard (1757) à Mulhouse. On le signale à Cressier en 1762.

Il semble qu'à son départ de Mulhouse, il ait été remplacé par un autre Neuchâtelois, Abraham Borel, et qu'un de ses beaux-frères, Jean Pierre Bonne vint, des 1747, travailler chez Kœchlin, Schmaltzer et Cie.

L'entreprise fut scindée en 1758 en 3 entreprises :

Kœchlin et Dollfus – Schmaltzer et Cornetz – Feer et Huguenin, mais nous ne savons pas si elles firent encore appel à HP Desplands ou à d'autres Neuchâtelois.

- (1) Parue dans le no. 3/1987 du Bulletin Historique de la ville de Mulhouse.
- (2) L'auteur de l'Historique familial qui figure en tête de la Généalogie 1914-1975.
- (3) Il n'y avait pas à cette époque d'Etudes Supérieures (ni de « Grandes Ecoles »). L'apprentissage des jeunes bourgeois commençait donc très tôt et ils « volaient de leur propres ailes » bien plus tôt qu'aujourd'hui.
- (4) Voir BK no.8 « La fortune de Samuel K ».
- (5) Le dessinateur était alors l'un des plus importants collaborateurs des fabriques d'Indiennes ; il sera progressivement supplanté par le chimiste.
- (6) Ces « secrets » -ce savoir faire- étaient alors aussi essentiels que les recettes culinaires des grands chefs, tel que Bocuse, Troisgros ou Sanderens (la chimie n'était alors qu'une sorte de cuisine).
- (7) C'est la raison sociale la plus souvent indiquée, Henry Dollfus était cependant signataire sur le même pied que ses associés.
- (8) La préparation de la toile avant impression devait être faite dans un atelier rue de la Loi et dans un autre bâtiment, devant la Porte Haute : ce dernier contigu à un pré au bord du Steinbachlein , destinée à étendre les toiles.

Une erreur et une précision concernant le Bulletin no.18 :

L'erreur concernait l'article de G. Sauerwein (p.9, 26ième ligne) : la phrase de Lafayette (déjà abondamment citée par ailleurs) dit : « Un Kœchlin par département et la France serait sauvée » (et non l'Alsace).

La précision (p.13 – Les Kœchlin écrivent) : Le Kœchlin B, en tête de liste est Bernard (2018), petit-fils du compositeur Charles, cite après lui.

UNE ECOLE « MAURICE KŒCHLIN »

C'était vraiment la fête ce samedi 27 juin à Buhl, petite commune des environs de Guebwiller. Le Conseil municipal et son dynamique maire, Jacques Jeanmougin, avait décidé de baptiser l'école mixte du nom d'un des plus célèbres enfants du village : Maurice Kœchlin. Le Conseil voulait, par là, non seulement honorer la mémoire du collaborateur de Gustave Eiffel, mais aussi stimuler l'imagination des enfants de Buhl qui pourraient peut-être aussi réaliser un jour de grandes choses.

L'école de Buhl a déjà fait parler d'elle dans la presse française et allemande. En effet, depuis un an s'y déroule une expérience pédagogique unique, fondée sur le tout nouvel aménagement de la semaine scolaire. Cette expérience, conçue par le directeur de l'école et le Conseil municipal est suivie avec intérêt par le Ministre de l'Education Nationale et par celui de la Jeunesse et des Sports. *

Le soleil était fort heureusement de la partie et il y avait foule sur la place de l'école : enfants en T-shirts au nom de « Ecole Kœchlin » avec caricature de la Tour Eiffel et de la statue de

la Liberté (1) , la fanfare des sapeurs-pompiers, parents d'élèves, élus locaux et parmi les personnalités venues de l'extérieur, M. Le Menn, sous-préfet, M. Haby, maire de Guebwiller et vice-président du Conseil général, Mme Menessier, inspecteur d'Académie et M. Laplagne, inspecteur Départemental de l'Education Nationale.

Plusieurs discours furent prononcés sur le perron de l'école. M. Haby se félicita de ce que l'école de Buhl ressuscite la mémoire d'un des grands hommes de la région. Le Directeur, M. Schreiber, rappela les actions éducatives de pointes menées à Buhl. Un des petits-fils de Maurice Kœchlin raconta la carrière de celui-ci et comment naquit la Tour Eiffel. Il termina ainsi son allocution : « Maurice Kœchlin ne tenait ni aux décorations ni aux honneurs. Son trésor était ailleurs. Modeste et discret comme il l'était, il n'aurait jamais aimé que la Tour soit appelée Tour Kœchlin. Mais je crois qu'il se réjouirait qu'aujourd'hui dans sa ville natale, pour préparer les hommes et les femmes de demain, nous baptisions votre école de son nom ».

La cérémonie de baptême fut clôturée par le traditionnel couper du ruban et par un lâcher de ballons au son de la fanfare. Elle fut suivie par la visite de l'école puis dans la salle des fêtes par d'autres discours, la chorale des élèves, une danse folklorique et le vin d'honneur, sans oublier les petits-fours du pâtissier de Buhl.

Michel Kœchlin (2040)

*Une brochure, « De mon temps », et un film vidéo sur cette expérience peuvent être commandés à l'école mixte Maurice Kœchlin, 68530 Buhl, tel : 89 76 88 41

(1) Ce n'est pas celle du New York Times reproduite dans le BK no.17

UNE AVENTURE DE GUERRE

Cousins lecteurs du B.K, vous vous souvenez certainement de la photographie qui occupe entièrement la page 33 de la généalogie verte et qui immortalise les cinq fils de Roger (330-1), dont l'aîné naquit le 24 Février 1916, au moment où la boucherie de VERDUN commençait ; il doit son existence à l'esprit inventif et intrépide de sa mère.

Cette aventure, loin d'être unique en son genre, est cependant à l'origine d'un important bourgeonnement de l'arbre KOECHLIN, ce qui m'amène à vous la conter.

Avril-mai 1915 : les troupes épuisées de part et d'autre refont leurs forces, attendant de l'industrie armes et munitions et s'observant de chaque côté d'une ligne de front de la mer du Nord à la Suisse....On n'a pas encore inventé les permissions...

Roger et Alice, sentant venir l'orage s'étaient mariés en toute hâte le 27 Juillet 1914 et partaient en « voyage de noces » avec la cantine du lieutenant d'artillerie de réserve dans leur bagages, sage précaution car trois jours plus tard Roger partait en guerre, ne sachant quand reviendra, s'il revient....courte lune de miel, surtout à l'époque il n'avait pas été question d'anticiper comme aujourd'hui.

Au printemps 1915, les survivants de la 65^e Division sont face à l'ennemi sur le flanc Sud du « saillant de Saint Mihiel » qu'on s'est en vain efforcé de réduire aux Eparges (il faudra attendre plus de trois ans l'arrivée des Américains pour y parvenir !).

Le secteur est calme du côté d'Apremont et la Division a ses arrières à COMMERCY ; cette petite ville, célèbre pour ses madeleines, à 10 km de la ligne de feu, est toujours habitée mais se trouve dans la zone des armées et donc interdites aux civils et notamment aux espions et aux épouses de militaires.

Nos jeunes mariés doivent se contenter de contacts épistolaires, ce qui n'est guère satisfaisant mais les règlements sont là et les gendarmes inflexibles. Roger réussit néanmoins à persuader une brave mercière de Commercy qu'elle a un urgent besoin de main d'œuvre et qu'elle pourrait facilement régler ses problèmes en faisant appel à sa jeune « cousine » de Paris. C'est ainsi qu'Alice obtient enfin un laissez-passer couvert de tampons qui lui permet de prendre le train pour Commercy et de franchir, sans peut-être tromper tout le monde, les limites des zones militaires, elle s'installe à l'étage supérieur de la boutique, aide éventuellement son hôtesse, mais vit cloîtrée pour ne pas attirer l'attention de la maréchaussée. Le lieutenant, qui a ses batteries pointées à quelques kilomètres au Nord, vient nuitamment à cheval rendre de discrètes visites à son épouse.

Hélas le service est le service, il faut veiller nuit et jour auprès des pièces de 75 et ne pas abandonner son poste...alors... « si je ne puis aller à toi, tu viendras donc à moi » ! Tu viendras me retrouver dans la cagna de rondins aménagée au fond des bois, au risque d'un tir de contre-batterie ; mon père avait l'habitude de se faire accompagner dans ses sorties nocturnes, non d'un fidèle housard, mais de son ordonnance qui devait veiller sur le cheval (pendant ses entretiens particuliers) ; un soir, seul le cheval de l'ordonnance suivit l'officier à Commercy mais deux cavaliers revinrent immédiatement au trot revêtus du vaste manteau d'artilleur ; l'un deux était peut-être un peu frêle mais il montait parfaitement son cheval et dans la nuit nul ne remarqua rien d'anormal . C'est ainsi que ma mère marcha au canon, car même en secteur réputé calme il y a toujours quelques coups qui partent ou qui arrivent, histoire d'entretenir le moral des troupes.

Cependant tout a une fin ; cette situation singulière connue depuis le début par les camarades de la batterie puis par ceux du groupe, s'ébruitait malgré les précautions prises et puis les offensives de l'été se préparaient : il fallait regagner Paris et passer en sens inverse les barrages. Ce que réussit une future mère qui rapportait de la ligne de feu quelques paquets de madeleines et le premier de ses six enfants. Au moment de la naissance, le lieutenant devint capitaine et n'obtint enfin sa première permission que quand la bataille de Verdun s'apaisa.

Bernard Kœchlin

Photo

« L'école Maurice Kœchlin, le jour de l'inauguration »
(voir l'article de la p.10)

AU CIMETIERE PROTESTANT DE MULHOUSE

Les Pierres Oubliées de l'Histoire

A l'instar du Père Lachaise, le cimetière protestant de Mulhouse nous offre un itinéraire à travers les grandes dynasties de la révolution industrielle. Mais le temps et l'abandon sont en passe d'imposer l'oubli voire la disparition de tombes de grands capitaines d'industrie, de figures marquantes de ces années qui ont forgé ce modèle mulhousien, ressuscitée dans les propos des politiques d'aujourd'hui.

Sous le lierre sauvage apparaît ainsi le nom de Godefroi Engelmann (1814-1897) (1) qui se trouve être l'inventeur de la lithographie. Rien ne signale à notre mémoire cet illustre disparu. Le carré de mauvaise herbe camoufle ici l'histoire. D'autres allées sont à loger à la même enseigne, avec une impressionnante enfilade de dalles des familles Kœchlin, d'aspect fort romantique mais complètement submergées par la végétation.

Certaines stèles ont des inclinaisons extrêmes qui n'attendent qu'un mauvais coup de vent pour s'effondrer.

Tous ces noms qui peuplent cette terre de repos parlent pourtant au souvenir des hommes : Miege, Schlumberger, Dollfus... Ces vestiges du passé sont-ils menacés de disparition ?

Le manque de places au cimetière oblige la collectivité à effectuer des reprises sur certaines tombes délaissées. Pour les concessions dites perpétuelles (souvent transférées de l'ancien cimetière de l'actuel parc Salvator), ou la ville effectue un entretien minimum, une procédure de reprise sera engagée l'an prochain. Si les descendants de ces disparus ne se manifestent pas (différentes procédures de signalement sont prévues par les services municipaux), ces concessions seront libérées et ces tombes « historiques » vouées à disparaître.

Olivier Favre, qui nous a servi de guide dans cette pérégrination et qui compte également de nombreux ancêtres en ces lieux, insiste sur le fait que « cela fait partie de l'histoire de Mulhouse », un pan de notre patrimoine en somme qui mériterait d'être préservé et même valorisé, comme tous les bâtiments du XIXe siècle disséminés dans la ville et qui signalent cette ère de prospérité qui fit de Mulhouse un centre majeur de la révolution industrielle.

Dominique Bannwarth.

(Article paru dans « l'Alsace » des 11/12 Novembre 1987)

- (1) Rappelons que Godefroi Engelmann fut l'un des piliers de la loge maçonnique « La Parfaite Harmonie » et de la Société Industrielle de Mulhouse (voir BK no.17 et 18).

BIBLIOGRAPHIE **UN TOURISTE EN LAPONIE**

(par Alfred Kœchlin-Schwartz- Ed. Hachette 1882)

Nul n'est prophète dans sa famille... c'est parmi leurs proches que les génies sont naturellement le plus méconnus !

Alfred Kœchlin-Schwartz n'échappe pas à la règle : comme il était mon arrière grand-père, je ne pensais pas « à priori » qu'il ait pu être un vrai écrivain. D'autant plus que je le suis moi-même », étant une vraie « pro », c'est à dire professionnelle jusqu'au bout de la pointe Bic, je sous-estime parfois les amateurs.... Et là j'avais tort.

Grande est ma surprise, cette fois : le « Touriste en Laponie » est un excellent livre, un reportage agréable à lire, vivant, intelligent.

Je viens de passer trois bonnes soirées en sa compagnie. Je ne l'aurais jamais ouvert si mon rédacteur en chef, Pierre Kœchlin, ne m'avait rappelée à mes devoirs de « chroniqueuse » du BK.

Alfred Kœchlin-Schwartz était un homme politique : il avait soutenu le Général Boulanger, était député du Nord, Maire du VIIIe arrondissement de Paris. C'est dire qu'il n'était pas un « touriste idiot ». Il savait ouvrir les yeux sur les réalités sociologiques, et économiques, des pays qu'il visitait.

Ce qui nous vaut un superbe reportage sur la Laponie, les Lapons qui finalement étaient déjà une civilisation en voie d'extinction. Il n'en reste pas grand chose aujourd'hui, le Cap Nord est couvert de supermarchés et de parkings....

Le document ramené par mon arrière-grand-père n'en est que plus étonnant. Il a vraiment vu les derniers Lapons laponnants...Et il le raconte avec une verve inlassable, avec un humour bon-enfant délicieux. Le tout dans le français impeccable des gens cultivés de son temps. Cela pourrait être un document d'ethnologie passionnant pour les spécialistes –mais d'une écriture aride. Eh bien, pas du tout : ça se lit vraiment comme un roman. Je commence à me reprocher sérieusement de ne pas l'avoir fait rééditer. A notre époque de voyages, il y aurait eu certainement des lecteurs.

En fait, c'est le titre qui est mauvais. Alfred a été trahi par son titre. « Un touriste en Laponie » ça fait idiot. Le mot « touriste » à l'époque, devait sonner nouveau, c'était un mot « in ». Aujourd'hui, totalement dévalorisé. Pour nous, le touriste, c'est le mouton, triste gibier des agences qui l'exploitent et le crèvent dans d'obligatoires parcours du combattant (pas très cher – et plus c'est cher, et plus on les crève, et plus ils sont contents !). Comme me disait une spirituelle vieille dame américaine : « nous autres américains, nous avons visité le monde entier en touristes. Et nous n'avons RIEN VU. Nous sommes rentrés chez nous aussi ignorants qu'au départ »..... Le véritable titre, qui rendrait justice à cet excellent livre, serait plutôt : « Reportage en Laponie », ou bien « Les Lapons avant la société de consommation » ou, si l'on veut : « Enquête socioculturelle sur la chasse à la baleine », « Etude des structures sociales de deux sociétés antagonistes : Lapons et Norvégiens » ou quelque chose dans ce genre.

Le livre m'a tout de même sidérée, d'abord par l'audace de ces « touristes » : des kilomètres sous la pluie, traversant des lacs avec de l'eau jusqu'au ventre, dévorés de moustiques, frôlant des précipices ou leurs chevaux se rompent les os, arrivant trempés aux étapes après vingt heures de route, devant tous les soirs se déshabiller pour faire sécher devant le feu leur unique vêtement trempé, ne mangeant que du renne bouilli et du vieux bifteck de baleine séché....Allez donc obliger les touristes d'aujourd'hui à en faire autant ! En plus, dans ce pays du soleil de minuit, les nuits sont réduites à quelques heures ou inexistantes...En Juillet, neige et pluies, glace, même. Vraiment c'étaient des touristes héroïques.

Ce que raconte mon arrière-grand-père est inconcevable aujourd'hui... De toutes façons, le Cap Nord et la Laponie jusqu'à la frontière russe sont sillonnés de routes, que j'ai moi-même prises il y a vingt ans. L'aventure n'était plus ce qu'elle était.....

Ce qui est merveilleux aussi, dans ce livre, c'est l'accueil fait aux voyageurs : visiblement, denrée rare, le touriste était alors le cinéma de « l'indigène » qui n'était pas encore lasse par la vulgarité, la prétention, le laisser-aller des « G.M » bouteurs de sable chaud....

En particulier, mon grand-père raconte plusieurs fois, et détaille la réaction de l'habitant lorsqu'il dit qu'il est Français : cela déclenche immédiatement un accueil, une sympathie, un échange de références culturelles d'une grande richesse. Dans mes nombreux voyages, moi-même, arrière petite fille d'Alfred, j'ai parfois rencontré ces amoureux de la France au fond des steppes – mais il me semble que c'est devenu plus rare. Nous avons eu une brillante image de marque pendant des siècles.....

On n'en finirait pas d'analyser ce livre étonnant – et méconnu. Si vous le trouvez chez les libraires d'occasion, sautez dessus ! Il a du, à l'époque, avoir un tirage assez important parce qu'on en retrouve assez facilement des exemplaires. Moi-même, j'en ai acheté chez les bouquinistes sans tellement de difficultés. Je souhaite à tous les cousins le même plaisir de lire que celui que j'y ai trouvée !